

L'aveugle et les gatekeepers. Prédication sur Mc 10,46-52

24 octobre 2021, Annecy

Bien que ce récit nous parle d'une guérison miraculeuse, c'est aussi un texte utile pour comprendre ce que signifie suivre le Christ. Il y a bien des manières de suivre le Christ ; je n'en connais pas une qui soit simple. Mais je pense aujourd'hui à ceux qui servent le Christ professionnellement, pour ainsi dire, je veux dire les pasteurs. Ceux-là n'ont pas plus de valeur que les autres, mais ils ont une responsabilité particulière : ils sont la porte d'entrée dans l'Eglise. J'ai remis il y a quelques jours un dossier de candidature pour prétendre à la charge de ministre du culte dans l'Eglise Protestante Unie de France, et je ne vous cacherai pas que je l'ai remis d'une main tremblante. Nombre de pasteurs ont remis une candidature semblable avant moi, nombre de pasteurs le feront après moi. Pourtant, ma main tremblait. Non pas de peur d'un refus, mais à l'idée de la responsabilité que j'allais devoir assumer à mon tour. Le propos qui suit s'adresse d'abord au futur pasteur que je ne suis pas encore, ensuite au chrétien que nous sommes tous en tant que nous avons été appelé à suivre le Christ.

Le mouvement même du texte biblique de ce jour m'autorise cette double adresse, au pasteur et au chrétien. En effet, un double appel en sens contraire structure ce récit : appel de Bartimée à Jésus, d'abord, et cet appel est *empêché* par les disciples. Puis de Jésus à Bartimée, et cet appel-là est facilité par les disciples, qui l'enhardissent : « Prends courage, debout, il t'appelle. » Ma prédication épousera ce double mouvement : dans un premier point, je m'interrogerai sur le rôle des disciples dans la transmission de la foi, rôle qui peut être *négatif* alors même qu'ils sont censés figurer les cadres de la nouvelle Église. Dans un second point, je me pencherai sur la foi de l'aveugle Bartimée, dont on ne sait pas bien si elle vient de lui-même ou de quelqu'un d'autre.

I

Comment le pasteur peut-il transmettre la parole de Dieu sans la confisquer ?

Les disciples protègent Jésus de la foule qui s'est formée aux abords de Jericho. Mais voilà qu'ils sont alpagués par un aveugle, mendiant de surcroît, qui doit certainement vouloir leur quémander un peu d'argent. Alors, ils font ce qu'ils estiment bon pour leur maître, ils rabrouent l'importun. Aidés par la foule, ils privent l'aveugle de l'accès au maître et le rejettent dans les marges, symboliquement mais même physiquement, puisqu'il est dit qu'il se tient « au bord du chemin ».

Voici comment, avec les meilleures intentions du monde, on en vient à se considérer comme les détenteurs d'une autorité religieuse. Les disciples font office de gardes du corps, de videurs de boîte de nuit, ils tranchent entre ceux qui sont dignes de rencontrer Jésus et les autres. Certaines personnes dans nos sociétés, du fait de leur statut professionnel, détiennent le pouvoir de filtrer l'information qui sera jugée digne de parvenir aux citoyens. Dans le langage des sciences de la communication, on appelle cela les *gatekeepers*, les portiers. Un journaliste, par exemple, choisit dans la masse les données ce qu'il estimera utile de transmettre au public. Cette fonction, à cause du pouvoir qui lui est associé, suscite des craintes et des jalousies illustrées par les violences commises contre les reporters couvrant les cortèges de gilets jaunes. Pourtant, il est de fait inévitable que certaines personnes, souvent à cause de leur statut dans une institution, remplissent ce rôle de portier. Les pasteurs aussi sont des *gatekeepers*. Comme représentants de l'Eglise, ils ont pour fonction de sélectionner pour leurs paroissiens ce qui est pertinent pour l'approfondissement de la foi, ce qui l'est moins, et ce qui représente un danger à écarter.

Cette fonction est inévitable car elle est générée par l'existence même de l'institution. Mais c'est aussi un pouvoir qui a quelque chose d'exorbitant, car il peut conduire à exclure

certaines populations du petit cercle des initiés. C'est une exclusion semblable qui se produit dans cet épisode : la foule estime visiblement que la venue du prophète Jésus, qui remplit la ville d'émoi ce jour-là, ne concerne pas ce mendiant. C'est encore une exclusion de ce genre qui se produisit, plus près de nous, lorsqu'il fut mis un terme à l'expérience des prêtres-ouvriers : une manière de dire que la classe ouvrière n'est pas le cœur de cible de l'Eglise.

Un pasteur dans sa paroisse est semblable aux disciples entourant le maître. Il protège Jésus, il le fait connaître en marchant devant lui, au risque pourtant de l'isoler du monde. Comment relayer la Parole de Dieu sans la confisquer ? Remarquons comment l'attitude discriminante des disciples ne cesse qu'une fois que leur maître appelle lui-même Bartimée. Dans la première partie de l'épisode, les disciples sont un protagoniste important de l'intrigue, mais dans un rôle d'opposant à la rencontre, qui va tout de même se produire, entre Dieu et le mendiant. Dans la seconde partie du récit, les disciples s'effacent et permettent la tenue du dialogue entre Jésus et Bartimée. Ils facilitent même ce dialogue en encourageant et en soutenant la démarche de l'aveugle. Voici un indice pour nous l'Eglise : toutes les fois où nous prenons sur nous de faciliter la tâche de Dieu en sélectionnant ceux qui méritent d'entendre sa Parole, nous lui faisons obstacle. Mais Dieu est bien assez capable d'appeler qui il veut, ne soyons pas comme une digue jetée en travers de son cours. Ayons confiance en Dieu et aidons ceux qui sont appelés à vivre à leur tour de cette confiance en Dieu : plus serait trop, voilà tout ce que nous pouvons faire.

J'en viens à mon second et dernier point. Nous venons de voir que la rencontre entre Jésus et Bartimée se fait *malgré* les disciples bien plus qu'avec leur aide. Mais il est moins évident de dire *grâce à qui*, de Bartimée ou de Jésus, cette rencontre a lieu.

II

Qui appelle qui ?

Dans cet épisode, il semblerait que tout le mérite de la rencontre revienne à l'obstination de Bartimée à appeler Jésus. Par deux fois, il le supplie. Enfin on l'appelle, et le voilà qui se jette en avant sans prendre le temps même de saisir son manteau, qu'on imagine déplié devant lui pour recevoir les aumônes ; il se précipite avec l'urgence que Jésus recommandera plus loin au jour du jugement : ce jour là, « que celui qui est aux champs ne retourne pas chez lui pour prendre son manteau » (Mc 13,16). D'ailleurs, Jésus en lui rendant la vue ne lui déclare-t-il pas : « *ta foi t'a sauvé* », laissant entendre qu'il doit ce miracle à sa persévérance ?

Mais voyez comment l'auteur de l'évangile de Marc, avec une subtilité qui est la marque de son talent d'écrivain, glisse aussi dans son textes des indices qui vont en sens contraire. D'abord, la façon dont Bartimée hèle Jésus surprendra l'oreille familière du second évangile : « *viè Δαβίδ* », fils de David, cette expression qui désigne le messie ne nous étonne plus parce que nous avons pris l'habitude de la rencontrer souvent *chez Matthieu*. Pourtant, cette expression ne se trouve nulle part chez Marc, hormis ici même. Que ce mendiant utilise un terme aussi précis et rare pour désigner le messie, voilà qui a de quoi surprendre. Étrange lucidité de l'aveugle : d'où tient-il cela ?

C'est peut-être ce détail même qui surprend Jésus et le décide à faire appeler Bartimée. C'est à partir de ce point que Jésus, jusqu'alors passif, prend les choses en main. Les gesticulations de Bartimée seraient demeurées lettre morte si Jésus ne l'avait pas appelé. Mais le plus important, c'est ce que Jésus lui dit : « *Ta foi t'a sauvé* », *σέσωκέν σε*. Ou plutôt, la manière dont il le dit. Vous me pardonnerez, j'espère, une précision grammaticale. Pour exprimer cet acte de salut, Marc emploie ce temps qu'en grec on nomme le parfait. Or, c'est une forme de verbe assez rare dans le Nouveau Testament. Cela signifie que lorsqu'on en croise un, on ferait bien de prêter l'oreille, car on peut se douter que l'auteur ne l'a pas employé par hasard. Le parfait est ce qu'on appelle un présent résultatif, c'est-à-dire qu'il désigne le résultat présent et durable d'une action qui a eu lieu dans le passé. C'est une action achevée, qui s'est

produite éventuellement il y a fort longtemps, mais qui est pourtant vécue au présent. Nous ne possédons pas cette conjugaison en français, ce qui explique que la portée de cette phrase, « σέσωκέν σε », est souvent perdue dans la traduction. Dans notre langue, ce n'est qu'une nuance, dont voici un exemple. Pour dire que quelqu'un est mort, je peux employer un passé simple, et j'insiste alors sur un événement ponctuel, qui a eu lieu à un moment précis du temps (par exemple : « Il mourut à trois heures ») et qui est désormais achevé. Mais il m'est aussi possible de dire simplement : « Il est mort » ; dans ce cas l'action de mourir a bien eu lieu mais on insiste sur le résultat présent, permanent de cet acte : « Il est mort ».

La différence est de taille. Jésus aurait pu dire à Bartimée « Ta foi t'a sauvé » au sens d'un acte de salut ponctuel qui a eu lieu dans le passé et qui est désormais terminé. Dans ce cas là, il aurait voulu dire : « à un certain point de ton existence, tu as reconnu dans Jésus le messie, et au fond le miracle présent n'est là que pour valider publiquement ton salut passé. » En présentant les choses ainsi, le salut de Bartimée a eu lieu à un point quelconque du passé, c'est maintenant chose faite. L'histoire est finie. Mais Jésus n'a pas dit cela, il a dit : « Ta foi t'a sauvé » au parfait, c'est-à-dire que le salut qu'il prononce a bien été pleinement réalisé, mais ses effets se font encore sentir dans le présent de Bartimée. Le salut n'est pas une chose qui appartidrait uniquement à notre passé, une bonne nouvelle sans doute, mais une nouvelle ancienne. Le salut est une chose qui appartient à notre passé *et* à notre présent, au passé en ce que notre salut est pleinement réalisé, quoique nous fassions, au présent en ce qu'il fait encore écho en nous et nous pousse à agir. Le salut est une réalité présente mais qu'on découvre toujours comme passée et hors de notre portée. Le miracle de Bartimée n'est pas alors la reconnaissance publique et sanctionnée une fois pour toute du salut, c'est une nouvelle vie qui commence pour lui. Bartimée vit maintenant pleinement dans le présent de la foi. Une vie où il suivra le Christ, comme nous l'indique subtilement le narrateur en déplaçant Bartimée de quelques centimètres : lorsque Jésus est entré dans la ville de Jéricho, Bartimée était *παρὰ τὴν*

ὁδόν, « au bord du chemin », et voici que lorsqu'il repart, Bartimée, je cite : « suivait Jésus *sur* le chemin » ἐν τῇ ὁδῷ.

Heureux es-tu Bartimée, toi qui étais sauvé et ne le savait pas, car maintenant tu sais ! Heureux es-tu, car ce ne sont pas les hommes qui t'ont révélé cela, mais notre Père qui est dans les cieux. Heureux es-tu Bartimée, car ce n'est pas seulement tes yeux qui sont sauvés, mais tout ton être – ton être au présent – qui marche désormais avec Dieu. Heureux es-tu, Bartimée, car tu marches à la suite de Jésus, heureux toi qui marches dans le présent de Dieu : c'est là le salut qui ne te sera pas ôté, c'est là ta part la plus belle. Et heureux sommes-nous, si nous comprenons que la foi, comme la rose, est sans pourquoi. Certains êtres humains, comme Bartimée, en viennent à dire des choses et à faire des choses qui ne sauraient venir de leur propre fond, des choses que même les disciples ne semblent pas comprendre. Heureux sommes nous si, comme Bartimée, nous avons appelé et nous avons pleuré en vain, pour finir par découvrir que nous étions déjà appelés depuis longtemps et que sur notre compte bien des pleurs déjà avaient été versés.